

Le féminisme : passion de la parole et de la connaissance

France Théoret

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (2005). Le féminisme : passion de la parole et de la connaissance. *Spirale*, (200), 18–21.

LE FÉMINISME : PASSION DE LA PAROLE ET DE LA CONNAISSANCE

UN MOUVEMENT littéraire, né de la théorie, de la création et de l'action, est apparu au milieu des années soixante-dix. Cet instant fulgurant marque un moment de l'histoire littéraire débordant d'imagination, d'investigations théoriques, d'intuitions encore inexplorées et de rhizomes libertaires, pour reprendre un concept deleuzien. Il est l'un des mouvements de pensée à l'origine de la fondation de *Spirale*.

Les premières et les dernières venues

Le féminisme fonde une identité à la fois subjective et collective. Une féministe agit en son nom : elle n'est cachée sous aucun collectif, soutenue par aucune institution. Le mouvement féministe lui-même est une abstraction, un discours d'action pour les droits des femmes. « *Notre corps nous appartient* » : l'expression a été une étincelle, une pensée des commencements, fondamentale, majeure. Il en a découlé un nombre important de revendications concrètes. Dès les débuts du mouvement — puis par esprit altermondialiste d'équité et de justice —, je soutenais les aspects sociaux et juridiques de la lutte des femmes. Mais le féminisme porte un discours qui englobe le singulier et le collectif.

L'identité collective des féministes était régulièrement mise en évidence. Les femmes qui écrivent — cela est vrai de certains hommes — sur la situation des femmes renoncent à leur subjectivité, affirmait-on. Pourtant, aucune écrivaine n'a abandonné son individualité. Lorsqu'il est question d'identité, il est difficile d'inclure les relations entre le singulier et le collectif. Il reste que les écrivaines qui œuvraient à l'émergence du féminisme possédaient leur style, leur manière d'écrire, leur pleine singularité. Elles connaissaient leur histoire littéraire et savaient notamment reconnaître celles qui les avaient précédées. La majorité d'entre elles possédaient une formation littéraire. Ces écrivaines cherchaient à transformer une manière d'écrire, de penser, d'agir en mouvement littéraire. La pratique de leur écriture devançait la théorie. Dans pareil

contexte, les différents savoirs étaient des sources considérables d'inspiration. Il y avait un équilibre paradoxal.

La montée de l'ultralibéralisme a bouleversé les données sociales. Le capitalisme sauvage a fait émerger des modalités de l'identité dominante telle qu'elle existe maintenant. J'ai reconnu les changements économiques et politiques. En parallèle, une nouvelle identité dominante émergeait, fondée sur « le dénigrement d'autrui et parfois le combat sans merci », écrit le sociologue Jean-Claude Kaufmann (*L'invention de soi*, éd. Armand Colin, 2004). Dès lors, le révisionnisme au sujet du féminisme a commencé par l'énumération d'effets pervers dans les discours journalistiques, par l'avancée substitutive d'un féminisme institutionnel d'indifférenciation dans l'enseignement universitaire. Ce révisionnisme s'est finalement poursuivi et cristallisé dans une opposition systématique, c'est-à-dire dans le rejet des féministes « pures et dures » en de nombreux lieux, y compris dans une des revues dédiées aux femmes : *Arcade*.

Le sujet parlant

Lorsque j'écris, je pense que le nouveau roman a mis en question le roman traditionnel, que le roman expérimental a succédé au nouveau roman, que les genres littéraires ont été mis à mort symboliquement (que l'on pense au colloque « La mort du genre » organisé à l'époque par *La Nouvelle Barre du jour*), que l'invention de la fiction comme notion littéraire relève du métissage des genres, une textualité qui prend en compte l'effet de réel. Pendant des décennies, l'histoire littéraire a tenu en respect le sujet parlant. Son avènement par l'écriture des écrivaines féministes a produit une courte onde de choc dans le milieu littéraire des poètes formalistes. Il a fallu se justifier. Le formalisme se réclame du texte, de l'écrit, de la dissection du discours. Le sujet parlant distingue l'énonciation de l'énoncé, ouvre une brèche dans le discours. Quelqu'un parle. La notion de parole introduit les concepts de différence, de subjectivité, d'altérité. Se reconnaître

comme sujet parlant mène à une distinction entre soi et l'objet. Le formalisme avait banni la notion d'« auteur ». Or « auteur » vient d'« autorité », et les écrivaines s'identifièrent à des auteures : elles s'« auteurisaient », s'autorisaient.

Le sujet parlant est une notion complexe qui remet en question les diverses instances d'un texte littéraire. Les femmes qui écrivent se perçoivent comme des êtres de langage. Le sens ne vient jamais dans sa totalité, de manière holistique et globale. La littérature renonce à l'unicité de la signification. Elle appelle au foisonnement, au multiple. En littérature, les auteures féministes instaurent un véritable conflit entre le langage, l'invention d'une parole de sujet et la référence au réel.

Le sujet parlant a émergé d'une écriture élaborée dans le sillage du texte expérimental. « *Notre corps nous appartient*. » Ce que nous revendiquions alors a donné lieu à un désir de libération qui s'exprime toujours de diverses manières qui, toutes, dérivent peut-être des origines théoriques du féminisme. Est-il possible de lire le corps féminin libéré dans *La vie sexuelle de Catherine M.* ?

La fiction et la théorie

Les grandes lectures de Barthes, Lacan, Foucault, Deleuze et d'autres tracent des lignes parallèles. L'écriture est une construction de la pensée, une élaboration en progrès, un parcours conséquent. Le texte forme la pensée. La pensée informe le texte. Ainsi, la fiction et la théorie avancent dans une confrontation serrée, rigoureuse.

Un grand pas s'accomplit lorsque nous reconnaissons qu'il existe une différence entre le langage et la réalité, que le langage n'est pas le reflet de la réalité, mais plutôt son déplacement, sa transposition, sa condensation, sa mise en relief. Les femmes qui écrivent créent une brèche, une rupture. Si elles connaissent les théories, elles n'ont pas pour but de les reproduire. Cela serait un non-sens. Il y a un doute constant qui enrichit l'écriture comme dynamique : fiction et théorie vont de pair. Les

auteures œuvrent à une transformation du langage par l'instauration d'un sujet qui refuse la fétichisation ou la mythification de la parole et de l'écriture.

Si la théorie du féminisme existe, je ne la connais pas. Les essais féministes que j'ai lus introduisent une pensée qui mène à l'action et non pas à une théorie de l'écriture présente ou future. Une réflexion générale sur ce thème, telle *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, n'est pas une théorie. Pas davantage *Ce sexe qui n'en est pas un*, de Luce Irigaray.

Le négatif et l'utopie

Il y a des courants majeurs chez les écrivaines féministes. Il serait vain de les opposer tant ces courants participent d'une nécessaire dynamique, du même mouvement de pensée laïque et démocratique. Le sujet de l'énonciation propose des énoncés. Des objets de discours, des réalités référentielles sont en question. Les dimensions temporelles du passé, du présent et de l'avenir font surface.

Je pensais que le fait d'écrire me rendrait plus libre que je ne l'étais. Ainsi, ce qui niait ma liberté de femme valait la peine d'être abordé, lorsque ces entraves pouvaient être représentées à travers une histoire sociale. Je distingue le mal dont parle la religion de la négativité philosophique et du négatif comme poids toujours présent et changeant, négatif qu'il est possible de déplacer pour réintégrer un processus. Je me sens davantage proche de la pensée chinoise.

L'utopie, telle que certaines écrivaines l'ont énoncée, provient d'une pensée capable d'émettre des signaux pour des temps à venir. Imaginer des manières d'être qui ne sont pas visibles dans un temps et un espace exige une acuité d'esprit capable de se dégager des contingences. Il existe aujourd'hui, par exemple, des modes d'être des femmes qui ont été imaginés à cette époque : des utopistes les avaient déjà perçus. Je connaissais ce goût prononcé pour de nouvelles formes de subjectivité. J'écrivais — et je continue d'écrire — contre la doxa.

La connaissance, en son ultime qualité, laisse des traces, des écrits, une pensée organi-

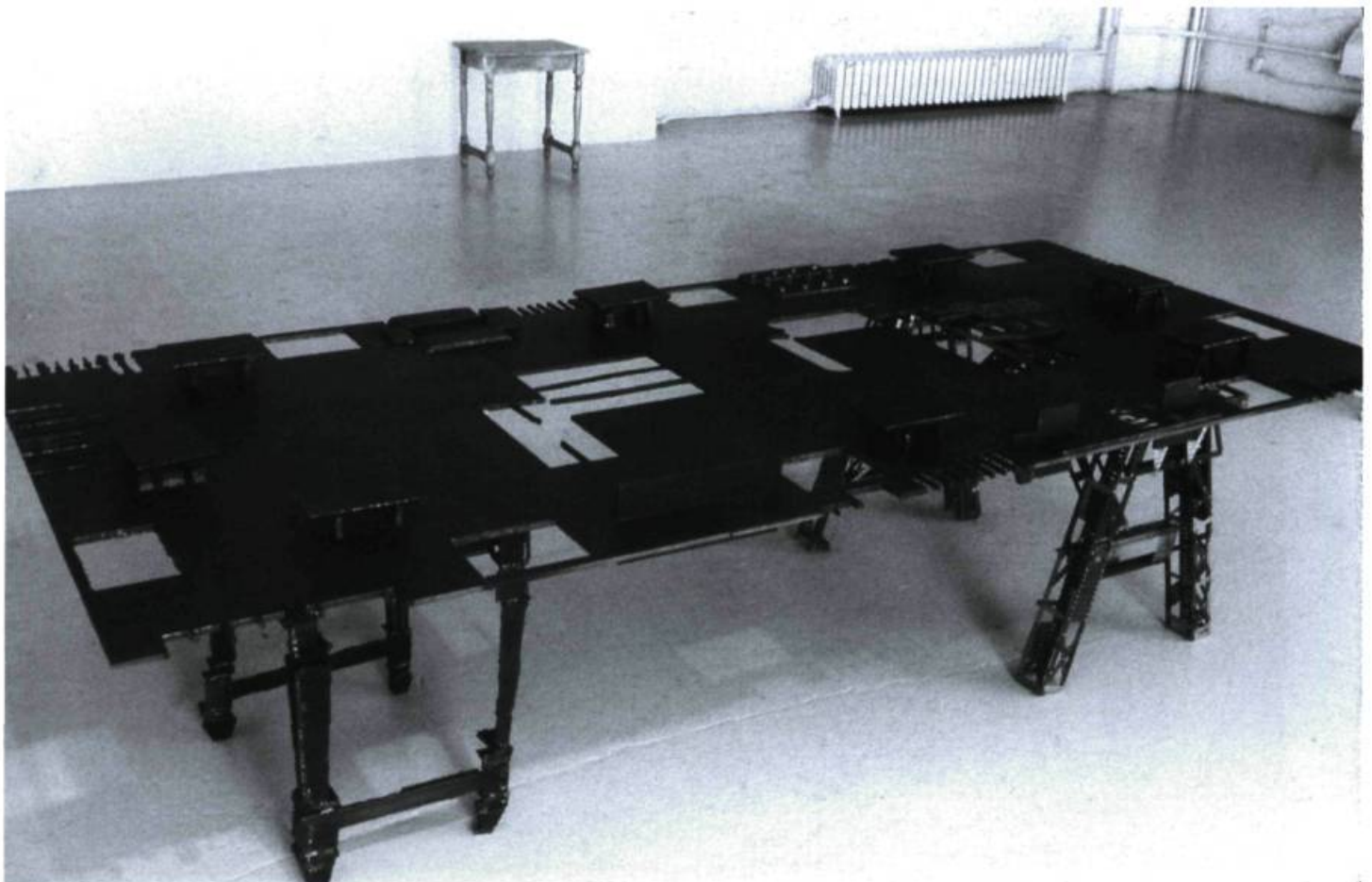
sée en un savoir. Ce mouvement du féminisme littéraire, disséminé et articulé, est né d'une culture laïque et démocratique : la reconnaissance efficiente de l'existence des deux sexes.

Le révisionnisme

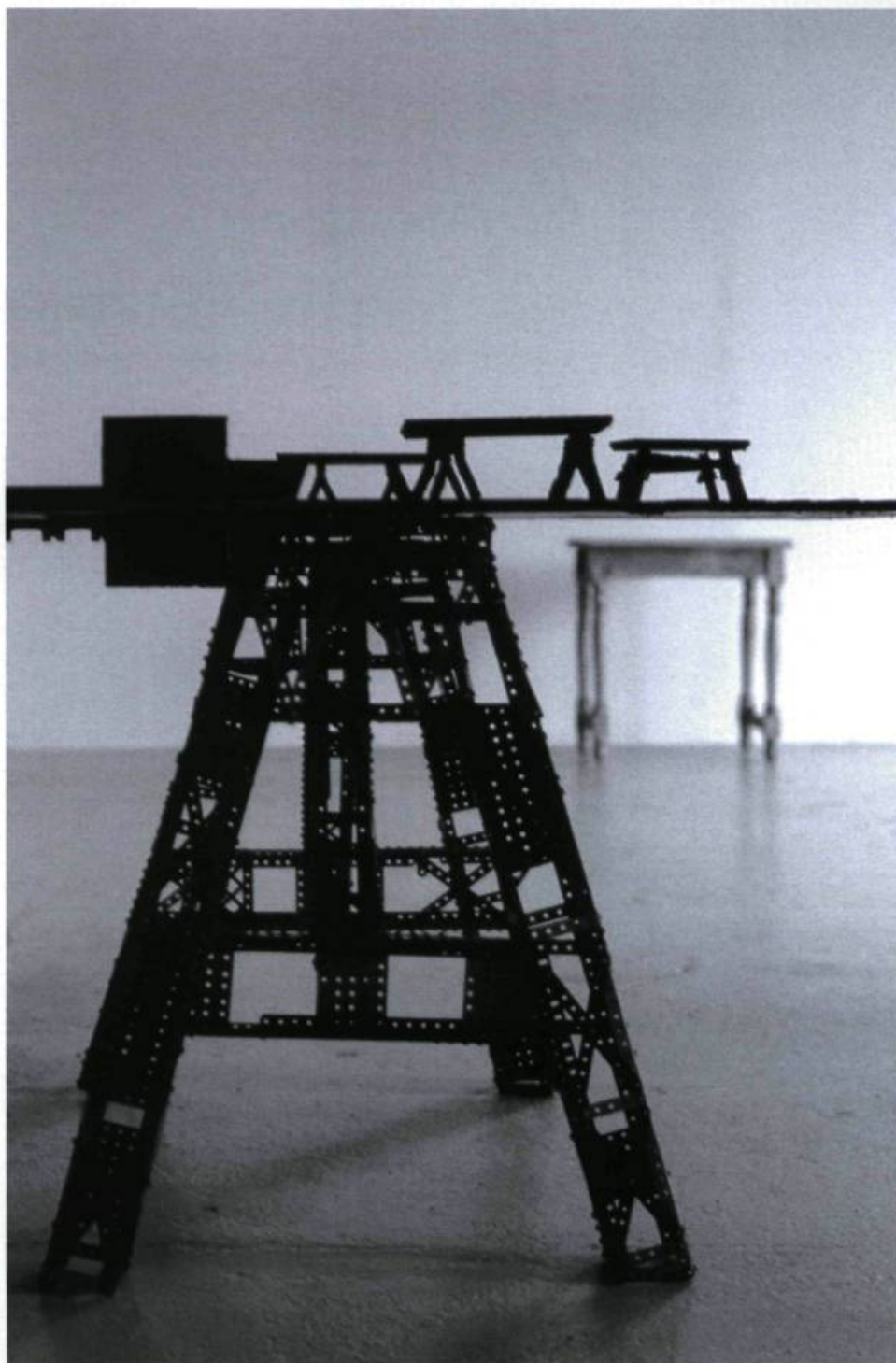
Le féminisme littéraire, fondé sur une révolution englobante beaucoup plus large que des revendications particulières, a fait l'objet d'un révisionnisme qui n'a jamais connu de cesse. Les désignations des féministes sont toujours les mêmes : les « pures et dures », les « extrémistes » des années soixante-dix...

Qui a peur des répétitions, des redites, des idées toutes faites? En clair, la durée du révisionnisme a aujourd'hui dépassé en nombre d'années la courte décennie de pensée, d'écriture et d'action féministes. La culture médiatique québécoise, appelée par quelques-uns la techno-culture, telle qu'elle est formatée par l'ultralibéralisme, a envahi tous les domaines.

France Théoret



Michel Goulet, *Fac-similé*, 1982, acier, aluminium, pièces de Meccano. Photo : Daniel Roussel. Collection Musée national des beaux-arts du Québec



Michel Goulet, *Fac-similé*, 1982, acier, aluminium, pièces de Meccano. Photo : Daniel Roussel.
Collection Musée national des beaux-arts du Québec

« Voici une table. Non deux, puisque là-bas il y en a une autre, plus petite. Ni une, ni deux, mais plutôt trois, quatre, cinq... Attendez. Huit, neuf tables : ou plutôt dix, si on compte la table éloignée avec les petites que la grande supporte. Ou plutôt encore onze, si on ajoute celle qui soutient à une extrémité la surface plane horizontale qui sert de sol aux tables lilliputiennes, cette table toute de guingois, bricolée d'un ensemble de petites pièces d'acier et qui ressemble étrangement à la petite table disposée là-bas près du mur, antique petite table de bois peint gris aluminium... Donc onze [...] les petites tables proviennent de la grande, c'est-à-dire des trois plaques d'acier qui composent la surface et qui sont maintenant trouées, grugées, disparaissant comme une peau de chagrin à mesure que s'ajoutent des petites tables. Table-mère s'épuisant à force d'engendrer. Table-matrice aussi, modèle donnant leur schème aux petites [...] Table autobiographique, narrant sa constitution, où il serait possible de faire aussi l'inventaire des modalités d'assemblage qui s'offrent au sculpteur, car Goulet semble ici les avoir utilisées "toutes" » (René Payant, « D'une table les autres », critique de l'exposition *Michel Goulet : Fac-similé* à la Galerie Jolliet, du 5 au 29 janvier 1983).



Pierre Dorion, *L'atelier blanc*, 1984. Installation picturale

« Dans un ancien logement de la rue Marie-Anne, la galerie Apart dirigée par Marie France Thibault ouvre ses portes. Cette émergence spontanée d'un lieu de diffusion situé légèrement à l'extérieur du circuit "normal" des musées et des galeries parallèles et commerciales dénote avec d'autres initiatives semblables une nouvelle attitude qui semble répondre à un besoin du milieu. C'est avec le travail de Pierre Dorion que la galeriste inaugure les activités de sa nouvelle galerie. [...] Pour ce faire, l'artiste imagine une fiction partiellement ancrée dans le rôle premier de cet espace comme logement. *L'atelier blanc* serait le deuxième atelier d'un peintre académique du XIX^e siècle, "celui où il menait une vie insoupçonnée de tous", comme on le mentionne dans le communiqué de presse » (Marie Perrault, « Faire vivre un appartement », critique de l'exposition *L'atelier blanc* à la Galerie Apart, du 2 au 27 octobre 1984).

SPIRALE N° 48